# Relire les histoires pour mieux comprendre l'Histoire: A la redécouverte de soi

*'Re-reading stories for a better understanding of History: towards self-rediscovery'*

Mawuloe Koffi Kodah
Department of French
Faculty of Arts
College of Humanities and Legal Studies
University of Cape Coast, Cape Coast
mkodah@ucc.edu.gh

**Résumé**

L'Histoire socioculturelle, économique et politique de tout peuple perd son authenticité lorsqu'elle est écrite par ceux qui vivent hors de son contexte. Elle se présente comme une série d'événements mythiques déconnectés des réalités identitaires du peuple auquel elle est associée. De même, lorsqu'elle est écrite par les autochtones motivés par le désir de glorification de soi en réponse aux écrivains exogènes, l'Histoire perd toute objectivité naturelle et devient un produit falsifié inconsommable. Telle est la nature de l'Histoire des peuples conquis et dominés qui réclament leur liberté. Chez beaucoup d'écrivains, l'Histoire de l'Afrique se présente comme une collection de légendes et mythes servant à dénoncer l'absence de civilisation et justifier la mission colonisatrice européenne des siècles précédents. Servant de répertoires de connaissances indispensables sur l'Afrique et les Africains, les textes coloniaux ont conduit à la formation des intellectuels africains pendant longtemps. Ils ont conduit, de manière subtile, à la dépersonnalisation de l'Africain qui devient à travers son éducation occidentalisée étranger à sa nature africaine et au contexte socioculturel qui le définit en temps qu'être humain. Cet article est une réflexion critique sur la présentation subjective de l'Histoire des autres et le besoin pour les peuples de relire les « histoires » dans le but de mieux comprendre leur « Histoire » dont elles s'abreuvent en vue de rapprocher les hommes les uns des autres à travers une redécouverte de soi dans une perspective humaniste. Il est basé sur l'analyse des données textuelles recueillies des textes romanesques d'Ahmadou Kourouma.

**Mots-clés** : Histoire ; histoires ; humanisme ; redécouverte de soi ; relire.

*'Re-reading stories for a better understanding History: towards self-rediscovery'*

**Abstract**

The sociocultural, economic and political History of every people loses its originality when it is written by those who live outside the context of the History. It is presented as a series of mythical events disconnected from identical realities of the people to which it is associated. In the same fashion, when the History is written by indigenes who are guided by the sole desire of self-glorification in response to exogenous writers, it loses all sense of objectivity and becomes an inedible cooked up product. Such is the nature of the History of conquered and subjugated people who seek to free themselves. For many writers, the History of Africa is a collection of

legends and myths geared towards denying the absence of 'civilization' and the justification of European colonization mission of the last centuries. As a repertoire of indispensable knowledge on Africa and African people, colonial texts / write-ups have led to production of African intellectuals for over a long period. They have, in a subtle way, brought about the de-personalization of the African who through western education becomes estranged to his African nature and the sociocultural milieu which defines him as a human being. This paper is a critical reflection on the subjective representation of the "others' History" and the need for people to re-read stories in order to better comprehend their History from which they originate so as to draw human beings closer to one another through self-rediscovery in a humanist perspective. It is based on the analysis of textual data collected from Ahmadou Kourouma's narrative texts.

**Keywords**: History; humanism; re-read; self-rediscovery; stories.

## Introduction

> Pendant longtemps l'Afrique n'a été qu'une réserve d'exotisme où des auteurs à succès venaient puiser sans vergogne le pittoresque et la couleur locale réclamés par un public européen avide de sensations fortes. Pas plus que Jules Verne que Pierre Loti – et a fortiori leurs nombreux épigones – n'ont eu le souci de rattacher les pratiques curieuses, abondamment décrites dans leurs ouvrages, a une culture originale et authentique dont tout semble indiquer qu'ils ne soupçonnaient même pas l'existence ; et en dépit de la mode des nègreries lancée par les cubistes au début du siècle, il a fallu attendre les travaux des premiers grands ethnologues – les Delafosse, les Frobenius, etc. – pour que s'amorce enfin, autour des années trente, un véritable mouvement de la revalorisation des civilisations noires. (Jacques Chevrier, 1990 : 5).

L'Histoire socioculturelle, économique et politique de tout peuple perd son authenticité lorsqu'elle est écrite par ceux qui vivent hors de son contexte. Elle se présente comme une série d'événements mythiques déconnectés des réalités identitaires du peuple auquel elle est associée. De même, lorsqu'elle est écrite par les autochtones motivés par le désir de glorification de soi en réponse aux écrivains exogènes, l'Histoire perd toute objectivité naturelle et devient un produit falsifié inconsommable. Cette perspective se confirme dans les propos d'Ulrich Wickert qui suivent : « On a su falsifier l'histoire pour des motivations politiques ou culturelles. » Comme le souligne davantage Ayi Kwei Armah (2010: 39), "*Among the intellectual fruits reaped by the organized violence of Europeans in Africa the most enduring include the invader's power to define the humanity of the conquered.*" « Parmi les fruits intellectuels récoltés par la violence organisée des Européens en Afrique, le plus durable est le pouvoir de l'envahisseur de définir l'humanité des vaincus. » [Nous traduisons]. Ainsi, la matière formelle de l'Histoire des vaincus est le résultat de cette redéfinition de l'humanité des vaincus que font les envahisseurs à travers les histoires qu'ils de l'Histoire de ceux-là. Telle est la nature de l'Histoire des peuples conquis et dominés qui réclament leur liberté. Par conséquent,

> *In the centuries following the European achievement of control over Africa, European intellectuals exercised that power by seeking, in ways subtle and crude, to deny the humanity of Africans, by posting the image of a people with no records, no history, no philosophy, no science and no art, except insofar as these quintessentially human and humanizing enterprises could be said, in Africa, to exist only in rudimentary, primitive forms.* (Ibid.)

> Au cours des siècles qui ont suivi le contrôle exercé par l'Afrique sur l'Afrique, les intellectuels européens ont exercé ce pouvoir en cherchant, d'une manière subtile et grossière, à nier l'humanité des Africains, en affichant l'image d'un peuple sans archives, sans histoire, sans philosophie, sans science, ni d'art, sauf dans la mesure où l'on pourrait dire que ces entreprises essentiellement humaines et humanisantes n'existent en Afrique que sous des formes rudimentaires et primitives. [Nous traduisons]

Les histoires concourent donc aux discours dépréciatifs des envahisseurs qui visent la négation complète des vaincus. La réussite de ce désir de négation absolue des vaincus réside impérativement dans la distorsion de son Histoire.

Comme le souligne Giambattista Vico, cité par Edward W. Saïd (2003 : 34) :

> Les hommes font leur propre histoire, ce qu'ils peuvent connaître, c'est ce qu'ils ont fait, et l'appliquer aussi à la géographie : en tant qu'entités géographiques et culturelles à la fois – sans parler d'entités historiques –, des lieux, des régions, des secteurs géographiques tels que « l'Orient » et « l'Occident » ont été fabriqués par l'homme. C'est pourquoi, tout autant que l'Occident lui-même, l'Orient est une idée qui a une histoire et une tradition de pensée, une imagerie et un vocabulaire qui lui ont donné réalité et présence en Occident et pour l'Occident.

Cette « histoire » est celle que nous concevons en grand « H ». Elle est celle qui se dépiste à travers une relecture des « histoires » qui se narrent sous forme de récits dans les textes littéraires.

Chez beaucoup d'écrivains, l'Histoire de l'Afrique se présente comme une collection de légendes et mythes servant à dénoncer l'absence de civilisation et justifier la mission colonisatrice européenne des siècles précédents. Servant de répertoires de connaissances indispensables sur l'Afrique et les Africains, les textes coloniaux ont conduit à la formation des intellectuels africains pendant longtemps. Ils ont conduit, de manière subtile, à la dépersonnalisation de l'Africain qui devient à travers son éducation occidentalisée étranger à sa nature africaine et au contexte socioculturel qui le définit en temps qu'être humain. Cet article est une réflexion critique sur la représentation subjective de l'Histoire des autres et le besoin pour les peuples de relire les « histoires » dans le but de mieux comprendre « l'Histoire » dont elles s'abreuvent en vue de rapprocher les hommes les uns des autres à travers une redécouverte de soi dans une perspective humaniste. Pour se faire, il se nourrit de l'analyse de donnés textuelles recueillies des textes romanesques d'Ahmadou Kourouma.

Les textes retenus sont : *Les Soleils des Indépendances* (1970) ; *Monnè, outrages et défis* 1990) ; *En attendant le vote des bêtes sauvages* (1999) ; *Allah n'est pas obligé* (2000) ; et *Quand on refuse on dit non* (2004). Le choix de ces textes est informé par leur nature réaliste, mélangeant la réalité historique et l'imaginaire dans un monde romanesque qui reflète le souci majeur de cet article. Kourouma utilise sa profonde connaissance de l'histoire africaine et mondiale pour éclairer sa créativité littéraire dans ses textes narratifs. Les histoires sont donc des émanations artistiques de l'histoire. Les réflexions critiques qui font le lot de l'article répondent aux questions suivantes : Qu'entendons-nous par « les histoires » et « l'Histoire » ? Comment se présentent-elles dans les textes de Kourouma en particulier ? Pourquoi faut-il relire « les histoires » pour mieux comprendre « l'Histoire » ?

## « L'Histoire » et « Les histoires »

Selon la définition du *Petit Larousse Illustré* (2017 : 582), L'histoire est « Compte rendu des faits, des événements passés concernant la vie de l'humanité, d'une société, d'une personne, etc. ». Elle désigne aussi la « science qui étudie le passé de l'humanité, son évolution. » Cette Science étudie, relate de façon rigoureuse le passé de l'humanité; discipline scolaire, universitaire correspondante; leur contenu. http://www.cnrtl.fr/definition/histoire [28/04/2019]. *Larousse-Bordas* (1997: 3641) reconnaît « l'histoire » comme « Connaissance du passé de l'humanité et des sociétés humaines ; discipline qui étudie ce passé et recherche à le reconstituer ». D'après *Nouveau Larousse Encyclopédique Dictionnaire en deux volumes* (2001 : 756), « L'histoire a pour objet l'étude du passé des sociétés humaines. Après s'être longtemps limitée à la description des événements politiques, elle tente aujourd'hui d'appréhender le passé dans tous ses aspects en s'associant à diverses sciences humaines. »

Cependant cette science passant par la main des hommes faillibles finit par être contaminée de préjugés qui lui nient sa scientificité. Tel est le cas des documents historiques coloniaux et les tentatives historiques de restitution des cultures et coutumes des peuples soumis à travers la littérature africaine.

Comme le souligne Amadou Hampâté Bâ, cité par Jacques Chevrier (1990 : 5) : « En Afrique, quand un vieillard meurt, c'est une bibliothèque qui brûle. » Telle est la conscience de l'Histoire chez le célèbre ethnologue, historien et romancier malien parti de ce monde le 15 mai 1991. L'image qui naît de la comparaison entre vieillard et bibliothèque renforce la conscience aigüe de cette personnalité iconique dans l'Histoire africaine du lien inextricable entre l'âge, le vécu personnel, la connaissance, le savoir et le savoir-faire d'un peuple et leur conservation pour les générations futures. L'authenticité des informations historiques, leur documentation et conservation en Afrique avant l'invasion européenne et l'introduction de l'école européenne était le sacre des aînés doués d'une intelligence hors pair. L'intérêt de ceux-ci était de préserver et transmettre les connaissances, les savoirs et savoir-faire qui sacrent leur humanité collective, sans chercher à conquérir et dominer autrui.

L'Histoire en grand « H » qui prend ses sources de ce désir des peuples à se définir pour le présent et l'avenir, est une documentation scientifique dépouillée de toute forme de subjectivité. Elle se présente comme un reflet fidèle de la réalité captée en direct par les lentilles d'une caméra naturelle. Par contre, les « histoires » sont, pour nous, les représentations subjectives sous forme de récits, anecdotes, etc. que font de l'Histoire ceux qui veulent dénaturer et déshumaniser l'humaniste à des fins égoïstes.

La diversité de l'espèce humaine est le symbole de force de l'écosystème terrestre. Cela étant, nul ne peut prétendre à une uniformisation de l'humanité toute entière sans faire du mal à cette même humanité. D'autant plus que « les hommes peuvent atteindre un but commun sans emprunter les mêmes voies » (Hampâté Bâ, A.), la singularité de leur Histoire devrait permettre d'identifier leurs apports à la culture de l'universel. Les peuples étant la somme totale de leur Histoire, perdent leurs identités naturelles dans tout processus qui leur ôte leur nature à travers une falsification de leur Histoire.

## Les histoires » et « l'Histoire » dans les textes romanesques de Kourouma

La fiction dans le contexte de la littérature africaine se présente largement comme une réécriture esthétique de l'Histoire à travers les histoires. Elle se voudrait un reflet critique de la réalité socioculturelle, économique et politique des sociétés humaines. Les événements qui constituent la trame des récits de la grande majorité des textes de nature historique qui fondent la littérature africaine s'abreuvent de la grande Histoire des communautés et sociétés africaines et de leur diaspora. Cette « Histoire » reste une source inextinguible d'oxygène dans les discours idéologiques qui fondent et régissent l'esthétique de la littérature africaine dans sa spécificité identitaire.

Cette grande « Histoire » dont se nourrissent les « histoires » est celle de l'esclavage, de la conquête coloniale, de la domination et de l'exploitation coloniale, de la dénonciation, du désenchantement et de la désillusion postcoloniale, de la dictature militaire et des partis uniques ou Partis-État, aussi bien que celle des démocraties fantoches se manifestant en dictature constitutionnelle. Cette grande Histoire est dans le roman africain le manifeste de la franchise verbale sur le véritable état des lieux sur la vie des peuples vaincus et conquis. Tel est le cas de *Batouala*, *véritable roman nègre*, de René Maran, que couronnent, en 1921, les jurés du Prix Goncourt qui par-là délivrent à « la littérature noire d'expression

française son certificat de baptême » selon Jacques Chevrier (1990 : 26). S'affirmant comme un diseur de vérité plutôt qu'un romancier pur, l'auteur de *Batoula* affirme dans sa préface la portée historique de son texte en ces propos :

> Ce roman est tout objectif. Il ne tache même pas à expliquer : il constate. Il ne s'indigne pas : il enregistre. Il ne pouvait en être autrement. Par les soirs de lune, allongé en ma chaise longue, de ma véranda, j'écoutais les conversations de ces pauvres gens. Leurs plaisanteries prouvaient leur résignation. Ils souffraient et riaient de souffrir. (pp. 15 – 16)

Le récit de Maran s'identifie d'emblée à une documentation historique de la réalité coloniale dans un village de l'Oubangui-Chari, en Afrique Centrale sous la colonisation française. En sa capacité d'administrateur de la France d'outre-mer dans cette partie de l'Afrique coloniale, Maran est témoin oculaire de la réalité quotidienne qui fait et défait l'Histoire des populations de la localité sous l'administration coloniale française à l'insu de peuple français de la métropole. Comme le souligne Chevrier (ibid.) :

> Témoin de la vie quotidienne dans un village de l'Oubangui-Chari l'auteur nous fait découvrir au jour le jour les joies et les peines de ses habitants et il nous initie à leur mode de vie et à leurs traditions sans jamais tomber néanmoins dans le péché d'exotisme. (p. 27)

Ces propos de Chevrier mettent en avant le dessein d'historicité qui anime l'entreprise littéraire de Maran. Cette entreprise est une convergence vers un humanisme qui se définit par un respect mutuel entre les hommes et une justice qui transcende la race et la religion. A Chevrier de renchérir :

> Ainsi pour la première fois – si l'on excepte *Les Immémoriaux* de Victor Segalen – des « indigènes ne sont pas regardés comme des bêtes curieuses aux coutumes aberrantes. Pour la première fois aussi, les Blancs cessent d'occuper le devant de la scène et ne font que des apparitions de comparses, d'ailleurs peu intéressants : sans complaisance, mais sans mensonge, ils sont saisis à leur tour à travers le regard malicieux d'un huron nègre qui ne retient de leur incoercible agitation que les aspects plus spectaculaires… ou plus dommageables à son repos : la brutalité, l'ivrognerie, la fébrilité sans objet. […] En transcrivant la chronique de la Bamba, son auteur n'a pas cédé à la tentation de la polémique, il n'a fait que « dire simplement ce qui est », conférant du même coup à l'œuvre son caractère éminemment subversif. (pp. 27 – 28).

Chevrier (ibid.) souligne davantage que :

> En fait, la critique du système colonial à laquelle se livre René Maran s'attaque moins au principe qu'a ses applications et la position qu'il défend est celle d'un humanisme vigilant soucieux de préserver les valeurs fondamentales de la civilisation occidentale : beaucoup plus qu'en faveur d'une négritude encore à naitre, René Maran témoigne donc gravement et solennellement au nom de la Déclaration des droits de l'homme. (p. 28)

Dans la mesure où la restitution de la justesse de l'Histoire reste un projet de violation du droit des vainqueurs à façonner les vaincus à leur gré, le discours humaniste de Maran se lit comme un acte de provocation subversive à l'encontre de l'intérêt supérieur des maîtres.

Chez Camara Laye (1953) dans *L'Enfant noir*, l'Histoire d'une Afrique paradisiaque en harmonie avec elle-même s'évoque pour assouvir les besoins d'un esprit dépaysé dans une terre lointaine froide et peu connue. Dans cette Afrique-là, la flore, la faune et l'homme jouissent d'une harmonie symbiotique qui se présente à travers le jeu entre l'enfant et le petit serpent dans le texte comme suit :

> J'étais enfant et je jouais près de la case de mon père. […] Ma mère était dans l'atelier, près de mon père, et leurs voix me parvenaient, rassurantes, tranquilles, mêlées à celles des clients de la forge et au bruit de l'enclume. Brusquement j'avais interrompu de jouer, l'attention, toute mon attention, captée par un serpent qui rampait autour de la case, qui vraiment paraissait se promener autour de la case ; et je m'étais bientôt approché. J'avais ramassé un roseau qui traînait dans la cour – il en traînait toujours, qui se détachaient de la palissade de roseaux tressés qui enclôt notre concession – et, à présent, j'enfonçais ce roseau dans la gueule de la bête. Le serpent ne se dérobait pas : il prenait goût au jeu ; il avalait lentement le roseau, il l'avalait comme une proie, avec volupté, me semblait-il, les yeux brillants de bonheur, et sa tête, petit à petit, se rapprochait de ma main. Il vint un moment où le roseau se trouva à peu près englouti, et où la gueule du serpent se trouva terriblement proche de mes doigts. Je riais, je n'avais pas peur du tout, […]. (*L'Enfant*, pp. 9 – 10).

Ce monde qui manque au narrateur met en exergue les grands sentiments communautaires qui définissent l'humanité. Le narrateur décrit la case de son père avec munition et fierté en ces termes :

> Mon père avait sa case à proximité de l'atelier, et souvent je jouais là sous véranda qui l'entourait. C'était la case personnelle de mon père. Elle était faite de briques en terre battue et pétrie avec de l'eau ; et comme toutes nos cases, ronde et fièrement coiffée fièrement coiffée de chaume. On y pénétrait par une porte rectangulaire. A l'intérieur, un jour avare tombait d'une petite fenêtre. A droite, il y avait le lit, en terre battue comme les briques, garni d'une simple natte en osier tressé et d'un oreiller bourré de kapok. (p. 10)

Cette description évoque l'Afrique ancienne, un monde ou le merveilleux côtoie quotidiennement la réalité qui fait l'Histoire des peuples et des sociétés. Le texte dans tout entièreté est la réalité historique des valeurs humaines qui définissent l'Africain à l'africaine. Cette Histoire qui a façonné le narrateur de son enfance à l'âge adulte est le puits intarissable duquel il s'abreuve nostalgiquement pour produire son tout premier texte littéraire. Le périple que le leur entreprend à travers la relecture de *L'Enfant noir* conduit invariablement de la ville à la forêt sacrée, et de retour en ville, et à l'étranger, précisément en France, loin des siens, constitue une phase initiatique aux mystères des sciences de l'homme et de la nature qui contribuent à la socialisation complète de l'Africain. Au-delà donc de l'esthétique romanesque c'est toute une « Histoire » qui se documente dans ce texte narratif. Seule une relecture consciencieuse des histoires du récit peut conduire le lecteur non avisé au fin fond de cette « Histoire », par contre subjectivée en discours littéraire.

Dans la même mouvance historicisante du roman africain, les textes de Kourouma font constamment référence explicite et implicite à l'évolution historique des sociétés qui peuplent leurs univers. *Les Soleils*

*des Indépendances*, publié pour la toute première fois en 1968 au Canada, et par la suite en 1970 en France, évoque l'Afrique ancienne, l'occupation et l'administration coloniale, les indépendances et la gestion des affaires dans les nouveaux Etats nés de la reconfiguration coloniale de l'espace géographique, culturel et politique de l'Afrique contemporaine. Il se profile à travers les pages de ce texte narratif, un mélange d'une nostalgie ironique d'un passé glorieux et d'un présent menaçant qui sape l'avenir de toute son énergie vitale et sacre l'aura de désillusion dans le récit. Dès la toute première page du récit, les Indépendances politiques africaines, qui marquent une phase historique décisive dans l'évolution socioculturelle, économique et politique de l'Afrique, sont évoquées et mises en cause :

> Il y avait une semaine qu'avait fini dans la capitale Koné Ibrahima, de race malinké, ou disons-le en malinké : il n'avait pas soutenu un petit rhume… Comme tout Malinké, quand la vie s'échappa de ses restes, son ombre se releva, graillonna, s'habilla et partit par le long chemin pour le lointain pays malinké natal pour y faire éclater la funeste nouvelle des obsèques. […] l'ombre était retournée dans la capitale près des restes pour suivre les obsèques : aller et retour, plus de deux mille kilomètres. Dans le temps de ciller l'œil ! Vous paraissez septique ! Et bien, moi je vous le jure, et j'ajoute : si le défunt était de caste forgeron, si l'on n'était pas dans l'ère des *Indépendances* (les soleils des *Indépendances*, disent les Malinkés), je vous le jure, on n'aurait jamais osé l'inhumer dans une terre lointaine et étrangère. (pp. 9 – 10)

Les Indépendances politiques ne signifient pas uniquement la fin de l'ère coloniale. Elles évoquent aussi les mutations substantielles engendrées par le contact entre l'Afrique et l'Europe. Ces mutations sont les fruits des « histoires » conçues et montées de toute pièce pour oblitérer l'Histoire socioculturelle, économique et politique des descendants des Doumbouya afin de défaire la prestigieuse dynastie des Doumbouya du grand royaume du Horodougou. Le narrateur réitère de manière pourtant hyperbolique et humoristique sa certitude de la force indéniable de régénération de la caste de forgeron dans la vieille Afrique avant la colonisation et les Indépendances. Ce qui fait la valeur des hommes de la caste forgeron à leur mort c'est de se voir inhumer dans la terre natale. Mais cela n'est plus le cas sous « les soleils des Indépendances ». L'Histoire de la caste de forgeron est donc défaite à travers une distorsion idéologique, culturelle et politique en raison du contact coloniale et des Indépendances maléfiques. La grandeur de la royauté des Doumbouya du Horodougou est évoquée pour servir de cadre historique d'évaluation du présent destin du tout dernier prince Doumbouya en la personne de Fama Doumbouya, le protagoniste dans *Les Soleils des Indépendances*.

> Fama Doumbouya ! Vrai Doumbouya, père Doumbouya, mère Doumbouya, dernier et légitime descendant des princes Doumbouya du Horodougou, totem panthère, était un « vautour ». Un prince Doumbouya, totem panthère faisait bande avec les hyènes. Ah ! les soleils des Indépendances ! (*Les Soleils*, p. 11).

L'identité princière et la légitimité aristocratique de Fama dans les propos ci-dessus sont évocatrices de l'Histoire d'un royaume par le passé. Le destin malheureux et la décrépitude du dernier et légitime descendant de ce royaume, devenu un « vautour » en raison des « soleils des Indépendances », marquent la genèse des histoires qui déplorent cette situation tout en rejetant le désir acharné et tragique du protagoniste à vouloir revivre dans l'Histoire sans la comprendre au travers les évènements l'ayant défaite et corrompue avec le passage du temps. Incapable d'apprécier son propre abâtardissement, Fama déplore et décrie la bâtardise qui caractérise l'univers scatologique du récit des

*Soleils des Indépendances*. « Fama se récriait : 'Bâtard de bâtardise ! Gnamokodé !' » (*Les Soleils*, p. 11). Par ailleurs, le chômage alléchant et généralisé des vieux malinkés de la capitale permet aussi de rappeler l'Histoire du succès des grands commerçants et guerriers malinkés par le passé. Ceux-ci sont maintenant tous devenus des mendiants travaillant dans les « funérailles » et les baptêmes et mariages dans la capitale pour survivre. Au narrateur de préciser :

> Comme toute cérémonie funéraire rapporte, on comprend que les griots malinké, les vieux Malinkés, ceux qui ne vendent plus parce que ruinés par les Indépendances (Et Allah seul peut compter le nombre de vieux marchands ruinés par les Indépendances dans la capitale !) « travaillent » tous dans les obsèques et les funérailles. De véritables professionnels ! Matins et soirs ils marchent de quartier en quartier pour assister à toutes les cérémonies. On les dénomme entre Malinkés, et très méchamment, « les vautours » ou « bande d'hyènes ». (*Les Soleils*, p. 11).

A travers les sous-histoires qui se racontent dans les différents chapitres sous différents sous-titres, l'Histoire falsifiée de Fama à l'image du royaume déchu du Horodougou se fait comprendre. Par conséquent, la colère de Fama contre la décrépitude des valeurs anciennes à travers la période coloniale et l'ère des Indépendances se fait appréhender. « Lui, Fama, né dans l'or, le manger, l'honneur et les femmes ! Éduqué pour préférer l'or à l'or, pour choisir le manger parmi d'autres, et coucher sa favorite femme parmi cent épouses ! Qu'était-il devenu ? Un charognard… » (*Les Soleils*, p. 12). La nostalgie d'un passé glorieux envahit tout son esprit face à l'incertitude du présent. « Un prince presque mendiant, c'est grotesque sous tous les soleils » (*Les Soleils*, p. 13). La mort tragique de Fama à la fin du récit signifie l'invincibilité des « histoires » qui triomphent aux dépens de « l'Histoire ». Dès lors, il est impératif de saisir le sens de cette dernière dans les sillages vertigineux de ces premières qui la défont tout en défaisant l'humanité toute entière à des fins particulières.

Dans *Monnè, outrages et défis* (1990), la thématique historique de la conquête coloniale sert de matériels de base au récit du roi Djigui et son peuple conquis. La chute du Royaume de Soba sous le règne du roi Djigui sert de toile de fond dénonciateur des fausses croyances et pratiques religieuses qui enlisent l'Afrique et les Africains dans le bas-fond de la misère et la paupérisation deshumanisante. Elle met également à nu la malhonnêteté des conquérants français dans l'univers romanesque. Cette représentation s'inspire de l'Histoire qui lui donne sa légitimité.

En vue de pérenniser son règne suite à son intronisation, le roi Djigui se livre à des sacrifices irrationnels aux mânes de ses ancêtres : « Déjà, dans le profond du ciel de Soba, les charognards dessinaient des arabesques. Dans les flaques de sangs, gorge tranchée, bœufs, moutons, poulets gisaient sur toute l'étendue de l'aire sacrificatoire. Il y avait trop de sang et c'était déjà enivrant. » (*Monnè*, p. 13). Malgré cette image funeste d'effusion de sang des animaux sacrifiés, le roi Djigui en réclame davantage de sangs. « 'Du sang ! encore du sang ! Des sacrifices ! encore des sacrifices !' commandait toujours le roi Djigui. » Au bout du compte, les attentes du roi ne sont pas satisfaites. « Les voyants et les marabouts furent interrogés. La sentence restait toujours la même : la pérennité de la dynastie n'était toujours pas acquise. » (*Monnè*, p. 14). La réalité de l'Histoire du royaume de Soba se résume en cette observation tardive du roi Djigui suite à sa décision un après-midi de connaître tout son royaume. « Le voyage, dès les premiers pas, avait dessillé les yeux du jeune roi. 'Menteries, tout, tous m'ont menti.' » (*Monnè*, p. 15). Au narrateur d'intimer :

> La vérité était que rien n'avait été renouvelé dans le Mandingue depuis des siècles. Le pays était un *lougan* en friche, une case abandonnée dont le toit de toutes parts fuyait, dont les murs lézardés s'écroulaient. Tout était arriéré et vermoulu, le legs était un monde suranné que des griots archaïques disaient avec des mots obsolètes. (Ibid.)

A partir de ces propos du narrateur ci-dessus, il est évident que les griots, dépositaires officiels de connaissances traditionnels et garants des us et coutumes des sociétés anciennes africaines, ne sont que de vieux truands façonnent des histoires fabulatrices et adulatrices pour tromper le roi et son peuple pour se faire valoir à leurs yeux. Le jeune roi est victime de ces maîtres du verbe auxquels il fait tant confiance dans le respect de la même tradition qui devient pour lui un véritable calvaire. Du coup, la corruption de la réalité historique se voit comme un acte de pouvoir. Ce qui fait l'histoire finit par perdre sa réalité objective entre les mains de qui la présente sous n'importe quelle forme à n'importe quelle époque, n'importe où.

La conquête historique du royaume de Soba évoque également une phase de l'Histoire de colonisation française en Afrique. Bien que les signes prémonitoires aient été visibles, les marabouts, les sorciers et tous les sacrifices horribles et sordides ne puissent l'anéantir. Dès le XII$^{e}$ siècle, la fin de la dynastie de Keïta dont est issu le roi Djigui est prédite par un véritable devin de l'époque. Le narrateur l'atteste dans les propos suivants :

C'est au XII$^{e}$ siècle que Tiéwouré, le plus grand devin que le Mandingue ait engendré, à un aïeul de Djigui annonça : « Au petit matin, arrivera à la porte de ce palais un cavalier. Un messager. De rouge de pied en cap il sera vêtu. Le Keïta régnant devra le reconnaître. Les esclaves de la cour devront savoir exorciser le messager. Si le roi ne le reconnaît pas, si les esclaves ne l'exorcisent pas… un grand malheur : la fin de la lignée des Keïta, la fin de Soba. » Cette prédiction avait été confirmée et précisée par d'autres devins et les Keïta s'étaient toujours préparés à accueillir le messager. Apprendre à le reconnaître était une branche essentielle du programme d'éducation des jeunes princes. Depuis des siècles, les esclaves de la cour, le premier mercredi de chaque mois, faisaient des exercices d'exorcisation. (*Monnè*, pp. 17 – 18).

Cependant, l'arrivée du messager sous le règne du Djigui est plus ou moins célébrée. Les consignes d'exorcisation ne sont pas respectées. Le roi le reçu plutôt dans son palais ensemble avec ses esclaves qui pendant des siècles ont été préparés pour déchouer le malheur le moment venu. D'après le narrateur, « Le messager exorcisé, guidé par des esclaves arriva au Bolloda habillé de neuf de pied en cap, les yeux bandés, les bras attachés au dos, assis sur un cheval blanc, sellé de blanc ». Ainsi,

> Devant le Bolloda, sous son arbre à palabres, l'attendait assis sur son trône dans son habit d'apparat, Djigui, le roi des pays de Soba dans le Mandingue : « Sois le bienvenu messager ! Tu es entré dans un pays de foi, d'hospitalité et d'honneur », salua d'une voix forte et sure un Djigui visiblement satisfait d'avoir été à la hauteur de l'événement. Les griots répétèrent en les commentant les mots de salut du roi. « Nous n'avons pas voulu te maîtriser en tant qu'individu, mais annihiler ce que tu portais en tant que sorcier. Détachez-le ! » (*Monnè*, p. 18).

C'est alors que le messager annonce au roi et son peuple la funeste nouvelle de la conquête coloniale en ces termes : « Le messager libre de ses mouvements, effaré, se prononça : - Pendant huit soleils et soirs j'ai voyagé pour venir annoncer que les Toubabs de « Fadarba » descendent vers le sud. (Par « Fadarba », il fallait entendre Faidherbe, le général français qui conduit le Sénégal). (Ibid.). Une de plus

l'Histoire se donne pour matériel de réflexions esthétiques. La mention explicite du général français Faidherbe lié au Sénégal et une bonne partie de l'Afrique occidentale française (AOF) accentue le lien sacré que les histoires entretiennent avec l'Histoire. A travers cette mention, l'inaction des leaders africains de l'époque à mener une résistance contre l'occupation coloniale se souligne. Incapables de faire face aux envahisseurs mieux organisés et bien armés, ils se fient à la merci des forces surnaturelles qui malheureusement les abandonnent à leur sort ; surtout que ce sort ait été prédit depuis le XIIe siècle ! Néanmoins, Djigui refuse d'accepte son sort et la fin des Keïta et de Soba. Il nie la réalisation de la prédiction sous son règne. A la suggestion du messager que « Tous les pays du Mandingue deviendront des terres de l'hérésie » sous la conquête coloniale française, le roi Djigui rétorque : « Encore un mensonge ! Le sol que tu viens d'embrasser restera une terre de foi. Allah !, qu'a jamais son nom soit béni, n'acceptera jamais que le pays de Soba soit possédé par les Toubabs « nazaras ». (*Monnè*, p. 19). En dépit de cette croyance ardente de Djigui en Allah, les hommes de « Fadarba » descendent historiquement dans les pas de Soba et le conquirent sans résistance. Les conséquences de cette réalité historique se résument en ces propos qui servent de titre au deuxième chapitre du récit : « Nos larmes ne seront pas assez abondantes pour créer un fleuve, ni nos cris de douleur assez perçants pour éteindre des incendies. » (*Monnè*, p.21).

Le paragraphe conclusif de *Monnè, outrages et défis* se présente comme une prédiction de la nouvelle étape évolutive de l'Afrique conquis sous Djigui et Indépendante avec Fama dans *Les Soleils des Indépendances* qui curieusement est publié plus de vingt ans plus tôt. Il se présente comme suit :

> La Négritie et la vie continuèrent après ce monde, ces hommes. Nous attendaient le long de notre dur chemin : les indépendances politiques, le parti unique, l'homme charismatique, le père de la nation, les *pronunciamientos* dérisoires, la révolution ; puis les autres mythes : la lutte pour l'unité nationale, pour le développement, le socialisme, la paix, l'autosuffisance alimentaire et les indépendances économiques ; et aussi le combat contre la sécheresse et la famine, la guerre a la corruption, au tribalisme, au népotisme, a la délinquance, à l'exploitation de l'homme par l'homme, salmigondis de slogans qui force d'être galvaudés nous ont rendus sceptiques, pelés, demi-sourds, demi-aveugles, aphones, bref nègre que nous ne l'étions avant et avec eux. (p. 278).

Et voilà que s'annonce la naissance d'*En attendant le vote des bêtes sauvages* (1999), *Allah n'est pas obligé* (2000) et *Quand on refuse on dit non* (2004) dont les récits s'articulent autour des réflexions découlant des thèmes prophétiques qui sont énumérés dans la citation ci-dessus.

En attendant le vote des bêtes sauvages se présente comme une véritable chronique historique et politique de l'Afrique contemporaine. La genèse de la balkanisation de l'Afrique suite à la Conférence de Berlin s'évoque d'emblée pour poser le cadre historique du récit dans les propos suivants :

> Ah ! Tiécoura. Au cours de la réunion des Européens sur le partage de l'Afrique en 1884 à Berlin, le golfe du Bénin et les Côtes des Esclaves sont dévolus aux Français et aux Allemands. Les colonisateurs tentent une expérience originale de civilisation de Nègres dans la zone appelée Golfe. Ils s'en vont racheter des esclaves en Amérique, les affranchissent et les installent sur les terres. (p. 11).

Les faits présentés dans l'extrait ci-dessus sont datés comme des événements historiques à portée internationale qui conduisent à la reconfiguration du monde suite à l'abolition de la traite négrière. Les

références historiques dans la narration mettent à nu l'hypocrisie qui caractérise les hommes qui font l'Histoire. « Ils rachètent les esclaves, les affranchissent et les installent sur les terres ». Ces terres qui sont les leurs sont maintenant devenues des asiles pour eux grâce à la magnanimité de ceux-là mêmes qui leur ont ravi leur humanité.

Le rôle historique de Blaise Diagne aux côtés des Français dans le recrutement des Africains pour défendre la France pendant la Première guerre mondiale est également mis en exergue dans les propos suivants : « Les Français et Blaise Diagne, le premier député nègre du Sénégal chargé des Noirs, ne cherchaient pas de lutteur. […] Ils réclamaient et appelaient des guerriers nègres pour l'au-delà des mers. La guerre désolait le terres et village de France. » (*En attendant*, p. 13). L'éminence de Koyaga, le dictateur sanguinaire protagoniste du récit, est intrinsèquement liée à l'Histoire de la colonisation française et des indépendances africaines. Par exemple, il a participé à la guerre d'Indochine, et celle d'Algérie. On retrouve la mention de magouilles électorales pour faire élire les personnes proches des instances coloniales afin de pourvoir maintenir mainmise sur les populations des colonies. Dans une telle situation, Jean-Louis Crunet se voit élu député de son pays à l'Assemblée nationale française aux dépens « d'un nègre favori nationaliste se prévalant sans cesse de ses diplômes ». (*En attendant*, p. 109). Ainsi,

> Systématiquement, durant quinze ans et au cours de toutes les consultations, l'administration coloniale parvint à donner la victoire au parti de J.-L. Crunet en truquant les élections. Le métis resta le député de son pays à l'Assemblée nationale française pendant dix ans et devint le Premier ministre du territoire quand l'autonomie de colonie fut proclamée. Jusqu'au référendum de l'indépendance, c'est son parti qui invariablement eut la faveur des électeurs. (Ibid.)

Le rôle de l'ONU en tant qu'arbitre crédible et indépendant dans les processus électoraux est aussi souligné dans la conduite des élections crédibles dans les colonies. Cela a permis de mettre fin à aux magouilles électorales coloniales. Selon le narrateur, la supervision du référendum par l'ONU permet de mettre fin au règne frauduleux de J.-L. Crunet en tant que Premier ministre. Il intime : « Le référendum, malheureusement pour lui et ses amis, fut supervisé par les observateurs de l'ONU et l'administration ne put établir et redresser des mensongers procès-verbaux et faire triompher le parti. Il ne resta que l'exil à J.-L. Crunet. » (*En Attendant*, pp. 109 – 110).

Pour ce qui est d'*Allah n'est pas obligé*, il chronique aussi les différentes phases de la guerre civile qui ravage le Liberia et la Sierra Leone dans les années 90s. Là également, l'Histoire concourt essentiellement aux récits des événements qui créent le texte. Le narrateur s'appuie sur l'Histoire de l'origine des différents groupes linguistiques du Liberia pour expliquer les injustices sociopolitiques et économiques aux sources du conflit armée et le carnage dévastateur qui en résulte. Voici comment le narrateur nous renseigne sur les causes lointaines et immédiates qui expliquent la prise du pouvoir par Samuel Doe et ses camarades :

> Le dictateur Doe est parti du grade de sergent dans l'armée libérienne. Lui, sergent Doe, et certains de ses camarades ont eu marre de l'arrogance et du mépris des nègres noirs afro-américains appelés Congos à l'égard des natives du Liberia, Les natives, c'est les nègres noirs africains indigènes du pays. Ils sont à distinguer des nègres noirs afro-américains, les descendants des esclaves libérés. Ces descendants des esclaves appelés aussi Congos se comportaient en colons dans la société libérienne. C'est comme ça mon dictionnaire Harrap's définit natives et afro-

> américains. Samuel Doe et certains de ses camarades ont eu marre de l'injustice qui frappait les natives du Liberia dans le Liberia indépendant. C'est pour ces raisons que les natives se révoltèrent et deux natives montèrent un complot de natives contre les Afro-Américains colonialistes et arrogants. (*Allah*, p. 99).

La narration telle que conduite dans l'extrait ci-dessus laisse voir une faille dans le tissu social du la « République du Liberia indépendante depuis 1860. » (Ibid.). Cette faille tient ses sources de « l'injustice et l'arrogance » raciale manifestée à l'égard d'une partie de la couche sociale dont se compose le pays. Une conscience nette de l'Histoire des origines du peuple libérien et le besoin absolu de vivre ensemble dans l'esprit de bâtir une nation prospère auraient conduit à une prise de conscience humaniste servant de rempart social contre tout conflit intestine. La même réalité se repère davantage dans *Quand on refuse on dit non* qui se présente comme une prolongation prophétique des *Soleils des Indépendances* et, surtout, *Allah n'est pas obligé*. Le racisme noir et la xénophobie dénoncés dans le tout premier texte de Kourouma en 1968 et par la suite en 1970 informent l'injustice et la marginalisation résultant du sujet de «l'ivoirité » qui a mis le feu à la poudre en Côte-d'Ivoire dans *Quand on refuse on dit non*. D'après le narrateur, « L'ivoirité : notion créée par des intellectuels, surtout bétés, contre les nordistes de la Côte-d'Ivoire pour indiquer qu'ils sont les premiers occupants de la terre ivoirienne. » (*Quand on refuse*, p. 16).

Le rôle de Fanta dans *Quand on refuse on dit non* est celui d'une historienne chevronnée qui éduque et sensibilise Birahima, « l'enfant-soldat malicieux et espiègle » d'*Allah n'est obligé*. Le voyage de Fanta et Birahima en zone rebelle en Côte-d'Ivoire où « la guerre tribale avait atterri » (*Quand on refuse*, p. 11) un prétexte pour dispenser un cours d'Histoire de réhabilitation au second. Celui-ci le précise en ces termes :

> Pendant notre voyage, elle allait me faire tout le programme de géographie et d'histoire de la medersa. J'apprendrais le programme d'histoire et de géographie du CEP, du brevet, du bac, je serais instruit comme bachelier. Je connaîtrais la Côte-d'Ivoire comme l'intérieur de la case de ma mère. Je comprendrais les raisons et les origines du conflit tribal qui crée des charniers partout en Côte-d'Ivoire (ces charnières qui apportent de l'humus au sol ivoirien). (*Quand on refuse*, p. 41).

A ce point, il est évident que les histoires qui sont à l'origine des récits des textes de Kourouma que nous examinons dans cette étude s'abreuvent de l'Histoire socioéconomique et politique du continent africain. Ces histoires de nature littéraire sont de véritables livres d'Histoire pour l'édification intellectuelle requise pour la convergence des bonnes consciences vers un monde plus juste et plus équitable.

## Relire « Les histoires » pour mieux comprendre « l'Histoire »

La relecture des « histoires » que nous proposons se conçoit comme un projet de révision critique des textes historiques existant en vue de les dépersonnaliser et leur ôter toute trace de subjectivité esthétique de subjugation. Ce processus, loin d'être une tentative de restauration de la mémoire des temps anciens, serait une démarche humaniste qui s'oriente vers une meilleure compréhension de son Histoire et une redécouverte de soi pour les peuples conquis et subjugués. Mieux se connaître permet de mieux vivre et de mieux jouir de son humanité en communion harmonieuse avec les autres peuples.

De plus, la relecture des « histoires » permettrait de dépister les différentes raisons des conflits armées qui ravagent une bonne partie de la société humaine à travers le monde. Le rôle des institutions internationales qui œuvrent d'arrache-pied pour le développement durable serait voué à l'échec si les signes précurseurs de conflits intra-communautaires et intercommunautaires ne se saisissent pas à temps à travers l'histoire des différentes communautés qui se lit largement dans les productions littéraires.

## Conclusion

Pour reprendre les propos de Winston Churchill, « Un peuple qui oublie son Histoire est condamné à la revivre ». Ce qui fait la tragédie des peuples conquis et reconfigurés par d'autres, est le fait que leur Histoire, la vraie Histoire, n'est pas connue au-delà de leur mémoire collective. Ayant subi des altérations préjudiciables pendant des siècles entre les mains des vainqueurs, l'Histoire de ces peuples suscite une relecture en filigrane, relecture critique et intelligente pour mettre en valeur les faits réels qui fondent ces peuples et régissent leur devenir sans préjudices ; car, « on ne peut comprendre ou étudier à fond des idées, des cultures des histoires sans étudier en même temps leur force, ou, plus précisément, leur configuration dynamique » (Saïd, 2003 : 35).

Par conséquent, relire ensemble l'Histoire du Dahomey, et aussi celle des autres peuples, telle que représentée dans les livres d'Histoire et les romans historiques coloniaux et postcoloniaux conduirait à la convergence des esprits nouveaux autour des faits anciens ayant besoin de plus de clarté et de compréhension pour mieux vivre ensemble. Cette clarté et compréhension loin d'attiser des rancœurs, conduiraient à une redéfinition des relations humaines basées sur des valeurs humanistes enrichissantes pour le développement durable de l'Humanité toute entière. Cette humanité ne se définit pas à l'africaine, à l'américaine, à l'asiatique, à l'européenne, ni à l'océanique. Elle se définit à l'unanimité de l'humanisme à l'échelle universelle.

Nous concluons avec ces propos de Saïd (2003 : 19) que « … l'humanisme est notre seul, … notre dernier rempart contre les pratiques inhumaines et les injustices qui défigurent l'histoire de l'humanité » propagé en petit « h ». Son identité tient ses sources d'une relecture consciencieuse des « histoires » qui la défigurent sur des bases *ahistoriques*.

## Références


Armah, A. K. (2010). *Remembering the dismembered continent*. Popenguine, Senegal: PER ANKH, The African Publishing Cooperative.

Chevrier, J. (1990). *Littérature nègre*. Paris : Armand Colin Éditeur. ISBN 2-200-31 199-0

Citation sur l'Histoire. www.linternaute.com [consulté 28/04/2019]

Hampâté Bâ, A. www.citation-celebre.leparisien.fr/citations/2879 [28/04/2019]

Kourouma, A. (2004). *Quand on refuse on dit non*. Paris : Éditions du Seuil. ISBN 978-2-02-082721-8.

Kourouma, A. (2000). *Allah n'est pas obligé*. Paris : Éditions du Seuil.

Kourouma, A. (1999). *En attendant le vote des bêtes sauvages*. Paris : Éditions du Seuil. ISBN 2-02-041637-9.

Kourouma, A. (1990). *Monnè, outrages et défis*. Paris : Éditions du Seuil. ISBN 2-02-034964-7

Kourouma, A. (1970). *Les Soleils des Indépendances*. Paris : Éditions du Seuil. ISBN 2-02-025921-4.

Laye, C. (1954). *L'Enfant noir*. Paris : Librairie Plon. ISBN 978-2-17894-5.

*Le Petit Larousse Illustré* (2017). Histoire. Paris : Larousse. ISBN 13 : 9782035901354.

Mandragore, F. (1997). *Grand Usuel Larousse dictionnaire encyclopédique*. Paris : Larousse-Bordas. Vol. 3. ISBN 2-03-750033-5. ISSN 1264-4242.

Maran, R. (2002). *Batouala*. Paris : Editions Magnard. ISBN 978-2-210-75450-8.

*Nouveau Larousse Encyclopédique Dictionnaire en deux Volumes* (2001). A-Kondo 1. Paris : Larousse. ISBN 2-03-520160-8.

Saïd, E. W. (2003). *L'orientalisme : L'Orient créé par l'Occident*. Paris : Éditions du Seuil. ISBN 978-2-7578-5307-8.